



Reportage du voyage
Florence-Rome-Pise
1-2-3-4-5 septembre 1997

AVANT-PROPOS

Qu'est-ce qui se passe encore ? À peine on ferme un œil dans ce Foutu cagibi que déjà Bruno recommence à nouveau à faire un ramdam du diable. Et pourtant le clocher du minaret de Bischviller, pardon je voulais dire église, vient à peine Dégrener quatre coups d'horloge.

D'ailleurs le Bruno ne paraît pas non plus avoir les yeux en Face des trous. C'est vrai que hier on a roulé toute la journée et qu'il faisait déjà bien nuit quand il s'est enfin décidé à fermer mon mobil home et à me fiche la paix.

Ah ! c'est vrai, je parle et j'oublie l'essentiel, celui de me présenter : je suis une petite souris grise. Mes parents m'ont baptisée MUSCULUS « qui, en latin, signifie petite souris » J'habite depuis quelques temps déjà dans le car où je me nourris de tous les petits délices qui sont déposés dans mon garde manger aménagé au milieu du car à côté du petit escalier, là où certains jettent les bouteilles vides et autres déchets. Je dors dans la pièce où il y a une espèce de piscine et dans la journée je me tiens habituellement dans l'une et l'autre des allées qui courent au-dessus de la tête des passagers humains. Ils ne me voient pas. Mais moi je les observe. Je vois ce qu'il font et écoute ce qu'ils racontent. Voici ce que j'ai noté dans mon livre de bord lors de leur voyage de Rothau à Rome.



LUNDI 1er SEPTEMBRE.

L'horloge de l'église catholique de Rothau vient tout juste de sonner deux coups il est 5h.30. Bruno engage mon mobil home sur la place derrière l'église tout près d'un groupe d'ombres qui s'agitent en silence à côté de valises et autres sacs.

Comme sa majesté Soleil se prélassait encore dans les bras de Morphée et que Miss Lune est déjà aller se coucher, il fait nuit noire. Heureusement, il y a les étoiles qui, là-haut, scintillent à qui mieux mieux et semblent promettre une belle journée-

En un tour de main, Bruno, chauffeur hors classe de JOSY, aligne les bagages dans les soutes du car à la Cigogne. Les portes sont déjà fermées lorsqu'une voiture tourne le coin et se range prestement à côté du car.. En descendant en hâte une petite dame pas très rassurée. Mais non, Suzanne, elles ne partiront pas sans toi. tes copines du **CLUB FEMININ** !

Nous voici partis, direction tout d'abord LA CLAQUETTE ou attendent six autres passagers. Encore deux arrêts dans la descente de LA BROQUE et il est déjà 6 h.45 lorsque l'angoisse grandissante d'une dizaine d'autres pèlerins, qui patientent devant la gare de SCHIRMECK, se trouve enfin apaisée.

Une fois ce dernier groupe installé, celle qui passe pour être leur Chef (elle sera promue Capo par la grâce d'un hôtelier italien) annonce triomphalement, comme délivrée d'un gros souci. que tout le monde était là et que le compte était bon. Ouf, je suis moi aussi soulagée que ce tout ce remue-ménage soit à présent terminé et qu'on parte enfin pour cette Italie que le grand poète allemand Goethe chantait comme le pays du soleil et des oranges. Pour ma part je préfère croire la légende qui veut que les spaghettis y soient aussi gros que des macaronis. Qu'est-ce qui se passe encore ? A peine démarré, voilà qu'on s'arrête à nouveau dans un patelin qui s'appelle FOUDAY devant quelque chose. Il y a encore une dame qui monte et qui s'installe à l'arrière parmi les Suzanne, Jeanne et compagnie. Si ça continue à ce rythme, il faudra accrocher une remorque pour les emmener toutes. La Présidente fait part à Bruno que nous étions à présent 37 dans le car (elle ne m'a évidemment pas comptée, ni Bruno non plus), et explique que le groupe de participants serait au nombre de 39 et non de 40 comme initialement prévu. En effet, une dénommée Raymonde, sans doute effrayée à la vue d'une de mes consœurs, a eu un malencontreux accident en tombant dans son escalier, ce qui l'a empêchée d'être du voyage. D'un autre côté, Marie-Rose Demange, membre du Club Féminin dès sa création en 1977, nous rejoindra en compagnie de son mari Pierre à la gare de COLMAR.

Fort de ces précisions je retiens que ce voyage, qui doit nous mener de la **VALLEE DE LA BRUCHE à FLORENCE**, puis **ROME et enfin PISE**, constitue, en fait, le voyage anniversaire (celui de **PORCELAINE**) du Club.

J'ai constaté qu'une fois les personnes souffrant de la pathologie de l'autocar installées dans les sièges tout à l'avant du car, les places choisies par les autres passagers et passagères l'ont été en fonction des affinités des uns et des autres. Les neuf maris qui ont eu le privilège de pouvoir accompagner leur épouse ont été autorisés soit à prendre place à côté d'elle, soit ont été abandonnés, seul ou à deux, sur l'un des 44 sièges que comprend ce bus de grand tourisme. On ne les entend d'ailleurs pas beaucoup ce matin ces soi-disant chefs de famille. C'est vrai qu'ils ne font pas le poids face aux trente membres du « Corps » féminin (ndlr : le terme « corps » est employé à la place de « club », toutes les participantes n'étant pas membre dudit Club). Même Bruno paraît intimidé jusqu'à en avoir perdu la parole.

Et nous voici déjà dans la descente du Col de Steige. Les étoiles ont disparu du ciel. La dernière à nous tenir compagnie pâlit et tremble de toutes ses branches, là-bas à l'horizon. Le roi Soleil envoie déjà ses messagers annoncer sa venue imminente. D'Est vers l'Ouest sa cour s'habille d'or, de rose, et d'azur. A chaque tournant des 550 mètres de descente vers Steige, le spectacle que nous offre sa majesté solaire évolue. Elle viendra en personne nous saluer dans toute sa splendide rondeur lorsque Bruno, sans crier gare, stoppe soudain mon mobil home à une station service du côté d'Ostheim. Il lui faut du carburant : 500 litres de gasoil qu'il met dans ses réservoirs qui, précise-t-il, peuvent en contenir 750.

Les Demange doivent commencer à lorgner sur les aiguilles de l'horloge de la gare de Colmar. En effet, j'ai pu jeter un oeil sur le programme qu'a diffusé la Présidente auprès de ses ouailles (je sais ouailles se dit pour les fidèles d'un curé, mais j'ai trouvé que ce mot sonne bien, surtout que phonétiquement Ouailles et Oies sont très proches). Oui, je disais donc que le programme portait 6 h.30 comme heure d'arrivée à la gare de Colmar. Il est près de 7 h.00 et nous sommes encore arrêtés au feu rouge à l'entrée de la ville du général Rapp. Pourtant à 7 h.02, lorsque nous apercevons enfin Marie-Rose faire le pied de grue devant la moustache à tendance dalienné de Pierre, le sourire ouvert et franc de la première, celui caché (par les poils de la moustache) du second, nous rassurent : ils sont ravis... de ne pas avoir été oubliés. Cette fois c'est définitif, on y va. Mais ce que la plupart ne savent pas, moi **Musculus**, la petite souris grise, je sais où on va. Oui, j'insiste, je le sais moi, alors que le Grand Chef, la généralissime Présidente **GABY**, elle ne le sait pas. Car moi, j'ai jeté un de mes yeux dans le sac de Marie-Rose, et là, à ma grande surprise, j'ai pu prendre connaissance du programme détaillé du voyage ; noms et adresses des hôtels, numéros de téléphone, noms des guides, heures de rendez-vous, etc.. L'objectif de la journée de ce lundi 1 septembre est l'hôtel **FLORENTIA à LIDO DI CAMAIORE**, près de Viareggio, sur la Riviera de la Versilia. L'arrivée y est prévue vers 18 h.30.

Mais n'avançons pas plus vite que la musique. Pour le moment nous filons à bonne allure sur l'A35 vers Bâle que nous dépassons d'ailleurs allègrement aux alentours de 8 heures. A peine un quart d'heure plus tard, Bruno range son bus, à côté de trois ou quatre autres

« roadliners », sur le parking d'un établissement à l'enseigne de **WINDROSE**. Bruno annonce que le petit déjeuner attend dans un restaurant du premier étage. Je descend à toute vitesse de mon perchoir et me glisse furtivement dans la poche d'une veste qui passe juste devant moi. Je me laisse emporter, tout en jetant un oeil vers l'extérieur. Nous accédons au premier étage où entre de nombreuses boutiques de souvenirs nous prenons place dans un restaurant. Sur la table, des assiettes avec croissants, pain, beurre confiture. Une serveuse propose café au lait, chocolat, thé. Ils en ont de la chance, les excursionnistes de la vallée. Mais je ne vais pas me laisser mourir de faim et je finirai bien par grappiller quelques vestiges de ces bonnes choses. Après avoir fait un détour par une salle à l'enseigne « toilettes », nous retournons au car où bien vite je reprends ma place dans ma tour d'observation. Les conversations sont à présent plus animées. Dans le fond du car, où se donnent habituellement rendez-vous les chahuteurs, l'ambiance est plutôt bon enfant. Une soif de savoir s'y manifeste même. La plus assoiffée de connaissances semble être Jeanne, notamment lorsque Gérard narre à ses voisins directs, Jean-Paul, Marie-claire, Gaby, Marie-Rose et Pierre, la légende de la naissance de Rome. Elle veut aussi savoir et Gérard reprend son récit en l'agrémentant de quelques détails supplémentaires. Pendant que Jean-Paul essaie de regarder le paysage entre les coulures qui opacifient la vitre à côté de lui, MM. Lallemant et Sanchez les mains sagement posées sur la tablette dressée devant eux devisent tranquillement. Gaby et Marie-Claire semblent avoir un tas de secrets à se confier. Elles associent de temps en temps Marie-Rose à leurs messes basses. Dans les autres rangées, les conversations sont également du genre confessionnal. Bruno est toujours aussi silencieux à son volant. Pourvu qu'il ne s'endorme pas.

Voici déjà le lac des 4 Cantons enchâssé entre de hauts sommets boisés. Après un ralentissement suivi d'un court arrêt dû à je ne sais quoi, nous filons à présent vers le tunnel du **St Gothar**. Nous y entrons d'ailleurs sans le savoir, car aucune inscription n'en mentionne le nom alors que c'est le cas pour les nombreux autres que nous traverserons. Et c'est pourtant de loin le plus long avec ses 17000 mètres. Et nous voici déjà, à la sortie du tunnel, à **Ariolo**, puis **Belinzona**, des noms de localités qui fleurissent bon les vacances. Nous longeons le **lac Lugano**. Et là, la Présidente explique qu'il lui apparaît préférable de s'arrêter, pour déjeuner, de l'autre côte, en Italie, où, selon elle, ce sera moins cher qu'ici en Suisse. Que voulez-vous répondre devant un argument aussi massue que le « c'est moins cher ». Pourtant moi, Musculus, j'aurai bien aimé grignoter un petit carré de bon chocolat suisse, fait avec du lait de vache suisse qui mange de la bonne herbe verte et grasse de la montagne suisse, même si certaines de ces vaches sont devenues folles à force de manger des petits granulés... anglais. Enfin passons. Les spaghettis ou les macaronis, après tout, c'est pas mal non plus.

A CHIASSO nous entrons chez nos amis ritals. Il paraît qu'il y a quelques brochettes de belles petites souris dans ce coin. Je verrai ça ce soir, sur la plage de **Camaiore**. Il est près de 13 heures et je sens comme un creux du côté de l'estomac. Qu'est-ce qu'il fout encore le **Bruno** pour trouver enfin un petit bistrot bien peignard, à l'ombre de quelques gros platanes. Le voici qui met le clignotant à droite et qui s'arrête. Il n'y a pas l'ombre d'un arbre encore moins d'un petit platane. Autogrill, je lis. Vite, vite, et hop dans la poche d'un bermuda. Où donc est l'entrée de ce machin grill. Ah, voici une porte... Non, ça ne peut être le grill, il n'y a que des sandwiches qui paraissent au plus mal tellement ils sont pâlots. Vite sortons d'ici et regardons plus loin. Bon voici encore des toilettes. Enfin, autant en profiter, on ne sait jamais quand on en retrouvera. Retour sur nos pas. Il faut se rendre à l'évidence, l'autogrill est fermé pour cause de transformation. Il faut donc bon gré malgré se rabattre sur les sandwiches qui, l'appétit aidant, se révéleront tout à fait comestibles. Du moins à ce que j'ai pu en juger à partir des quelques miettes de pain, de jambon et de fromage que mon vorace porteur a bien voulu laisser tomber. J'ai entendu dire que celles et ceux qui avaient eu la précaution d'amener leur repas n'ont pas regretté leur choix. C'est parmi eux que j'aurais dû choisir mon cavalier. En ce qui concerne la boisson je ne peux rien en dire, n'ayant pas le droit de boire de l'alcool de peur de me mettre à ronfler dans mon perchoir. J'ai toutefois entendu Jean-Paul décréter que la bière était légère, en tout cas trop légère à son goût car, affirma-t-il, le mot « lager » qui est inscrit sur la boîte veut dire léger. Il a de ce fait opté pour le vin. Celui-là, par contre, n'était pas léger du tout comme l'attestait le chiffre de 13,5°, en-bas à gauche de l'étiquette. Suzanne, sur la foi de l'affirmation de Jean-Paul opta, elle, pour la bière. Après l'avoir bue elle s'est effectivement sentie légère(ment) planante. Il est vrai qu'entre temps Cérard avait découvert que la bière en question était une « old lager » et qu'elle titrait 5,2° d'alcool.

Il est 14 heures lorsque je réintègre mon poste d'observation. Il fait 35° Celsius dehors. Dans le car, par contre, il fait bien agréable. Le climat, est une bien belle invention, car sans elle je crois bien que je grillerais là-haut entre les bagages à main et le plafond. Alors que lovée sur la moquette de mon salon suspendu, je suçote, heureuse, le bout de ma longue queue grise, Marie-Rose, juste en dessous de moi, gelotte comme un chocolat glacé à midi au mois de juillet au pied de l'arbre du Ténéré. Comme quoi le chaud, le froid, le bien-être, le mal-être sont des notions bien subjectives.

Pendant que je somnole doucement dans mon petit coin, Bruno continue à cingler vers Camaioré. D'ailleurs, il me surprendra toujours le sacré Bruno. Alors que risquant un oeil par la fenêtre au-dessus d'Elisabeth et Henri, je distingue au loin les faubourgs Sud-Ouest de **MILAN**, je me dis en moi-même qu'il va descendre l'A7 vers **GENES** pour ensuite bifurquer vers **LA SPEZIA**. Et bien, quelle est ma surprise de constater quelque temps après que nous avançons vers **PARME** sur l'A1. Nous quittons celle-ci peu avant la capitale du fameux jambon qui porte son nom, pour descendre vers **LA SPEZIA** sur l'A15.

A quatre heures et demie, Bruno annonce un arrêt technique (il ne peut pas dire pipi comme Tout le monde). J'en ai marre de ces trous d'eau où j'ai déjà failli tomber lors d'un arrêt de ce type ce matin. Aussi je décide de rester tranquillement allongée dans mon mirador. Un quart d'heure plus tard ils sont tous de retour à leur place et Bruno redémarre vers LA SPEZIA c'est à ce moment-là que le groupe des chahuteuses marquent soudain leur étonnement devant la hauteur des montagnes qui nous longent alors que nous avons laissé les Alpes depuis belle lurette derrière nous. Elle questionnent donc les pseudo spécialistes sur l'identité de ces monts Jean-Paul plonge illico dans sa carte routière qui, compte tenu de son ancienneté comporte encore des sentiers muletiers là où aujourd'hui nous roulons sur des autoroutes. Pierre marque un silence de savant inspiré qui pèse longuement sa réponse en attendant qu'un plus malin que lui dise une sottise. Gérard, sûr de ses connaissances en géographie, point fort de sa scolarité d'il y a près de cinquante ans, répond doctement qu'il s'agit là de la chaîne des Apennins qui s'étend du Nord au Sud de la péninsule et, ajoute-t-il avec assurance (je ris encore maintenant mon museau caché derrière ma petite patte) les hauts sommets dénudés au Nord-Est qu'on aperçoit au loin font sans doute partie des **Dolomites**. Jeanne, Suzanne et les autres, leur soif de connaissance comblée, sont satisfaites de ces explications et retournent à leurs papotages. Il n'en est pas de même pour Jean-Paul et Pierre. Ces deux là commencent à ergoter, trouvant l'Italie tout à coup bien étroite dans cette partie Nord du pays où les atlas la donne la plus large. Après discussion, Gérard convient qu'il ne s'agit bien sûr pas des **Dolomites** mais bien de sommets des **Apennins** qui culminent dans cette région à plus de 2000 mètres. L'aura d'expert de Gérard venait de perdre à cet instant quelque peu de son épaisseur.

Nous sortons l'autoroute et découvrons à notre grande surprise le panneau de la ville de **LA SPEZIA**. Là je dois avouer, je ne comprenais plus. Alors qu'une belle autoroute contourne cette ville qui ne présente aucun intérêt touristique Bruno s'apprête de la traverser. Les rues sont étroites et les sens uniques et ceux interdits aidant, on n'est pas sorti de l'auberge. J'ai la nette impression que le chauffeur soi-disant émérite de Josy ne sait plus comment sortir de ce labyrinthe. Quand enfin après une bonne demie heure voire trois quart d'heure de tours et détours il finit par aboutir à MARTINA DI CARRARA sur une petite route du bord de mer, il a le culot d'annoncer fièrement, mais avec toutefois un certain soulagement, qu'il a voulu nous montrer la ville de La Spezia. J'entends certains rigoler en douce. Pour ma part, je garde mon avis in petto tout en observant au loin les échancrures blanches dans la montagne. Bruno explique qu'il s'agit de carrières de marbres. Le fameux marbre de Carrare. Notre destination, je rappelle est la localité de LIDO DI CAMAIORE, station balnéaire au bord de la Méditerranée. Lorsqu'elles aperçoivent, à droite du car, la mer si bleue, à peine frangée de quelques vaguelettes blanches, j'entends certaines savourer à l'avance et à haute voix le plongeon qu'elles allaient y faire dès leur arrivée à destination. Il est à ce moment-là entre 6 heures et 6 heures 30. Le soleil a encore quelques ardeurs. Notre chauffeur est, heureusement, un as du volant. Il se faufile avec adresse dans la rue étroite du bord de mer. Il évite piétons et cyclistes, contourne les voitures et dépasse même des confrères tout en respectant les innombrables feux rouges. Mais, quand soudain, sans avertissement préalable une rue se trouve transformée en piétonne, et qu'à gauche et à droite il n'y a que des sens interdits, il ne suffit pas seulement d'être un as du volant, il faut en plus savoir conduire. Et là, Bruno les a véritablement épatés les Bruchois, au point qu'ils l'ont applaudi quand il a fini par le sortir de ce traquenard. Entre temps, le soleil qui avait sans doute eu marre d'attendre les candidates à la baignade, a commencé par mettre son pyjama pour aller se coucher. Il était, en effet, 19 h.45 lorsque Bruno, entrant en marche arrière dans la rue Vittorio Veneto, a rangé son car devant un hôtel sans enseigne qui s'avérera pourtant être le **FLORENTIA**. Tout le monde a poussé un ouf de soulagement d'être enfin arrivé à bon port. Pour ma part, je saute prestement dans une poche accueillante.

La prévoyance de la Présidente avec sa liste des membres toute prête permet d'accélérer au maximum les formalités de réception et d'attribution des chambres. C'est d'ailleurs là qu'elle s'est trouvée promue au grade de Capo.

L'installation dans les chambres se passent bien. Sauf, oui, sauf pour le trio formé par Albertine, Claire et Yvonne. Il faut croire que le nombre trois leur était prédestiné, puisque leur numéro de chambre se trouva être le 33. Etant à trois, il leur fallait, bien sûr, une chambre avec trois lits. Quelle ne fut pas leur surprise en ouvrant la porte de leur chambre 33 d'y voir non pas 3 mais 4 lits. C'est trop, cher hôtelier, nous ne sommes que trois, le quatrième lit serait-il réservé à Bruno ? Si cela était vrai, ce serait vraiment une gâterie. Mais voilà-t-il pas que, comme par enchantement, des quatre il n'en reste soudain plus que deux. Était-ce alors un mirage ? Pourtant, nous sommes loin des terres arides où se passe de tels phénomènes ! Mais non, ce n'est qu'un jeu, un jeu de miroir qui leur a joué un vilain petit tour. Et, à présent, que la réalité a pris la place de la magie, il faut bien se rendre à l'évidence il manque bien un lit, *Hôtelier, où est le troisième lit que tu nous avais promis ?* Abracadabra, et hop le lit tant désiré sort du mur. Aux italiens rien d'impossible, il n'y a qu'à demander, le client est roi. En l'occurrence, elles sont trois reines dans leur belle et confortable chambre N°33.

Le dîner qui était programmé pour 8 heures est reporté à 8 h 30. La nuit commence déjà à tomber. De baignade dans la grande bleue il n'est plus question. Tout juste une douche rafraîchissante et déjà tout ce petit monde se retrouve dans une belle salle à manger à 4 voire 5 autour de pimpantes tables rondes. Le repas auquel j'assiste, cachée dans l'entrejambe du carton portant le numéro de chambre de Bruno, dégage des effluves tellement appétissants que je bave et salive, impatiente que je suis de voler ma petite part. Bruno n'a pas une grosse faim. Et ce n'est donc pas d'un petit grignotage que je me contente mais je me goinfre carrément. Aussi, après manger, je trotte derrière Pierre, Gérard, Jean-Paul, Gaby, Marie-Claire et Marie-Rose pour prendre l'air et digérer un peu avant de me coucher. Ils s'engagent tous les six résolument vers la plage quand soudain une voix impérieuse les interpellent dans la langue de la Joconde (mais a-t-elle jamais eu droit à la parole, celle-là ?) Il leur intime l'ordre par la parole et surtout le geste de faire demi tour et de quitter l'allée où ils se trouvaient engagés, la plage étant privée et interdite aux personnes non clientes de son hôtel. Alors que Pierre et les trois femmes précitées obtempèrent, Gérard et Jean-Paul continuent leur chemin vers la mer sans se soucier d'une guigne des récriminations du cerbère. Ils tâtent de la main et du bout d'un orteil une vaguelette qui s'en vient mourir sur le sable blond et, satisfaits, s'en retournent tranquillement vers leurs amis.

Pendant ce même temps, Claire et Yvonne s'en sont allées également faire un petit tour dans rue commerçante longeant la plage. Pour une raison d'envie pressante, Claire se voit contrainte d'abandonner précipitamment sa compagne. Notre Yvonne n'a malheureusement pas retenu le nom de la rue dans laquelle se trouve l'hôtel. Comme en plus, aucune enseigne n'en orne la façade, la voilà complètement perdue, errant seule parmi une foule indifférente et baragouinant une langue tellement différente de celle qu'on parle habituellement à La Broque. Et soudain, miracle, parmi la masse sombre et hostile de la foule, une silhouette blanche, sympathique elle, apparaît. Camaïore serait-elle en passe de devenir une nouvelle Lourdes ? Non ! c'est simplement Suzanne Wittmann qui passe par là et qui apporte une fin heureuse au cauchemar d'Yvonne.

En ce qui me concerne, après avoir batifolé un moment entre la forêt de transats et de parasols, je suis rentrée, comme tout le monde, à l'hôtel me coucher, car elle était longue cette première journée du voyage du Club Féminin de la Vallée de la Bruche.

MARDI 2 SEPTEMBRE

Dring, dring, couine le téléphone. Il est pile **6 h 30** ce mardi matin. Le temps d'une toilette vite faite et hop les « bonjour bien dormi » autour des tables du petit déjeuner. Un mini buffet self est installé dans un coin de la salle : petits pains à l'italienne, gâteau fourré, jus d'orange ou de pamplemousse, beurre, confiture. Une serveuse affriolante et tout sourire propose café au lait, thé, chocolat. Tout le monde apprécie et mange de bon et grand appétit.

A **8 heures** tapantes, départ pour **Florence** par l'A12 puis l'All. Paysages de plaine avec, par endroit de riches cultures maraîchères. La terre labourée, de couleur ocre (terre de Sienne ?), paraît lourde et difficile à travailler.

Nous arrivons à **Florence** vers **9 heures**. Bruno se gare sur la place du David et fait monter **MARINA**, qu'il nous présente comme notre guide pour les visites de la matinée. Après les traditionnels souhaits de bienvenue, nous dégageons rapidement la place car Bruno, d'après ce que j'ai cru comprendre, doit chercher les autorisations nécessaires pour pouvoir parquer en ville. Nous redescendons donc vers la ville. Bruno gare son véhicule le long du fleuve **Arno**, juste en face de la tour de la Monnaie. Ce sera le lieu de RdV pour cet après-midi à 3 heures. Bien calée dans le pli d'un jupe (je ne vous dirai pas de qui) je suis avec tous les autres l'éventail ralliement de Marina.

Première halte : **l'église de la Sainte Croix (Santa Croce)**. Que c'est grand : 140 m de long. 40 m de large nous apprend Marina. C'est l'église des Franciscains érigées pour les pauvres entre la fin du 13^e et le milieu du 14^e siècle. M'échappant un peu pour explorer tranquillement de mon côté, j'apprends que mes petites papattes courent sur les pierres tombales d'illustres personnages. Il y aurait plus de 270 enterrés là sans compter les tombeaux le long des murs. De nombreuses fresques réalisées par des artistes de grand renom comme **Giotto, Gaddi**, ornent les murs. C'est grand, c'est beau, j'en ai le souffle coupé. Je continuerais bien de regarder d'admirer, de fureter, mais Marina nous presse de la suivre. Il faut dire que le programme de Josy prévoit la visite de Florence en 3 heures alors que le Guide Vert estime qu'il fait disposer au minimum de 4 journées pour la seule visite des principales curiosités (il en recense 46). Il est vrai qu'avec le nombre d'hommes illustres et d'artistes célèbres dont peut à bon droit s'enorgueillir la capitale de la Toscane, ces merveilles du passé s'expliquent. Pensez donc, je les cite de mémoire de Musculus : **Dante, Raphaël, Giotto, Miche-Ange, Brunelleschi, Leonard de Vinci, les Médicis, Laurent le Magnifique, Machiavel**, J'arrête là, car la place me manque et. Surtout, la mémoire me fait défaut.

Nous trottons donc derrière l'éventail de Marina jusqu'à la place du Dôme. En passant elle montre le restaurant où nous déjeunerons, le **Ristorante Fantasia**. Nous croisons de multiples groupes de touristes comme nous. Je suis surprise du nombre de japonais. Je me demande si les Musculus nippons ont également les yeux bridés.

Arrivés sur la dite place, Marina nous fait admirer le célèbre dôme qui couronne **la cathédrale Santa Maria del Fiore**. Brunelleschi a consacré 14 ans de sa vie à le concevoir et construire. À côté de la cathédrale se dresse le **campanile**. Il fait 82 mètres de haut. Son concepteur, le grand Giotto, n'eut pas le bonheur de le voir se réaliser car il mourut avant son achèvement. Toujours par manque de temps, nous n'avons pas pu accéder au sommet du campanile d'où le Guide Vert nous promettait une belle vue sur la ville. L'intérieur de la cathédrale est relativement dépouillé comparé à la somptuosité de l'extérieur,

Au sortir de la cathédrale, nous allons juste en face admirer la Porte Est du Baptistère. Réalisée par **Ghiberti**, elle est entièrement en bronze et des tableaux sculptés évoquent des scènes de l'Ancien Testament. Ce n'est pas pour rien que Michel-Ange la déclara digne d'être appelée Porte du Paradis. Nous ne rentrons pas à l'intérieur. Je ne saurais dire pourquoi. Sans doute

encore par manque de temps, car déjà nous cavaloons vers la place **DELLA SIGNORIA**. De nombreuses et imposantes statues ornent la place. Au centre l'imposante statue équestre de Côme 1er. Un peu plus loin, la magnifique Fontaine de Neptune en marbre blanc. A l'arrière, le **Palais VECCHIO** dont nous n'avons qu'un aperçu de la façade.

Entre temps, l'heure a tourné et il est midi passé lorsque Marina nous dit « arrivederci ». Je vois la Présidente lui remettre une enveloppe. Sans doute un pourboire. Sincèrement, je crois, qu'elle l'a mérité, car ses explications et commentaires ont été empreints d'une grande érudition tout en restant accessibles aux non initiés comme moi.

Tout à l'heure j'ai parlé de pourboire (*pour boire*) Cette évocation a produit chez moi le réflexe bien connu du chien de Pavlov : j'ai soif, nous avons tous soif. Au restaurant Fantasia, où il fait bien frais, nous nous jetons sur *l'aqua minerale, frissante ou naturelle*. Le repas qu'on nous sert est bon et copieux (2 fois des pâtes pour tous ceux qui le désirent). J'ai vu Pierre les apprécier au point de s'en remplir la chemise. Avec la sauce tomate ça faisait toutefois un peu voyant pour être emporté. Les filets de limande accompagnés de frites et de carottes ont permis de caler définitivement les estomacs. La coupe de glace là-dessus n'était plus qu'une ultime gourmandise.

Il est 13 h.45 lorsque nous sortons du Fantasia. La fournaise nous gifle littéralement le visage et nous brûle les poumons. Le départ pour Rome ou plutôt **Fuiggi** n'étant prévu qu'à 15 heures, Bruno propose à ceux qui le désirent et qu'une marche d'une bonne heure ne rebutent pas, d'aller jusqu'au **PONTE VECCHIO** et éventuellement de pousser jusqu'au **PALAIS PITTI**. Une quinzaine de courageux optent pour la suggestion. Les autres, fatigués du périple matinal, retournent tranquillement vers la Tour, lieu du rendez-vous.

Il fait 37° à l'ombre. Le petit groupe longe les immeubles en recherche d'un peu de fraîcheur. Le « **Ponte Vecchio** » est le plus ancien pont de Florence. Il enjambe l'Arno et se caractérise par les petites boutiques d'orfèvres qui le bordent de part et d'autre. Devant le **Palais Pitti**, nous admirons... les nombreux échafaudages. Comme il est déjà près de 14 h.30, il nous faut dare-dare revenir vers la Tour. En cours de route, en passant par le pont « Alle Grazie » nous observons des milliers de poissons de bonnes tailles se prélassant à mi-eau dans l'Arno.

Nous arrivons, enfin, harassés et en nage au lieu de rendez-vous, au bord du fleuve. Nous nous arrêtons devant les étalages de bric-à-brac à même le trottoir tenus par des noirs (Sénégalais selon Marina). Il y en a d'ailleurs un peu partout à Florence de ces vendeurs sur trottoirs ou à la sauvette. Moi qui croyais qu'il s'agissait d'un phénomène propre à la France...

A 3 heures, le car bleu à la cigogne tourne le coin de la Tour. Je m'échappe de mon mulet pour monter prestement dans mon repaire où je savoure enfin à nouveau la bonne fraîcheur de la climat. Bruno, avant de quitter Florence nous remmène jusqu'à la place du David. Il accorde un quart d'heure aux paparazzi pour fixer sur pellicules le panorama magnifique qu'offre de là-haut la ville. Un quart d'heure, ce n'est même pas le temps nécessaire pour pouvoir faire pipi tranquillement dans des toilettes qui se trouvent à perpette.

C'est sans doute la raison pour laquelle certains ont eu quelque peu du retard à rejoindre le car au moment du départ.

A 15 h.30, nous quittons Florence par l'A1, direction Rome. Est-ce le paysage, plutôt monotone ? Est-ce la fatigue du matin ? En tout cas, l'ambiance dans le car est languissante. Je vois beaucoup de têtes piquées du nez ou rejetées dans les appuis-tête. Je vais faire comme eux : une petite sieste ne pourra que me faire du bien.

A l'approche de **Rome**, le commentaire de Bruno sur la couverture de pollution (le smoke, qu'il appelle ça) au-dessus de la ville me tire de ma torpeur. Mais nous n'allons pas à Rome aujourd'hui. Nous ne faisons que la contourner pour prendre la direction de Naples. Notre destination étant **FUIGGI**. Sur la carte routière de Jean-Paul, la localité de Fuiggi figure en tout petits caractères. Une route (que dis-je, une venelle) figurant sous forme d'un fin trait gris sur la carte, en contrebas des **monts Simbruini** qui culminent à 2156 mètres.. A première vue,

ce Fuiggi paraît donc être un petit patelin perdu dans la montagne. Quelle n'est pas ma surprise, et je ne suis pas la seule à l'être, lorsque, après le panneau d'entrée de Fuiggi, et au fur et à mesure que nous progressons dans les rues de la bourgade, nous voyons des magasins luxueux, des hôtels étoilés, les trottoirs noirs de monde, visiblement des gens en villégiature. Et pourtant, nous sommes loin de la mer. L'explication nous est vite donnée lorsqu'un nouveau panneau porte l'inscription de **FUIGGI TERME**. Nous sommes dans une station thermale. Notre **hôtel, qui est le TRIESTE**, se trouve dans une rue dont l'entrée est barrée par une barrière métallique. Bruno, après un essai infructueux de trouver un parking fait marche arrière pour s'arrêter au plus près de l'hôtel afin d'éviter à ses passagers de devoir transbahuter leurs bagages trop loin. Il fait déjà nuit noire. C'est sans doute la raison pour laquelle il y a eu pour certains confusion dans les bagages. Ce qui a permis à l'un de trouver sa valise moins lourde qu'au départ et à un autre de pester contre les objets et vêtements inutiles que les femmes croient obliger d'emporter en voyage.

L'accueil est chaleureux. Mais la réception semble un peu moins bien organisée qu'au Florentia. Tout rentre cependant rapidement en ordre. Les chambres sont plus vieillotées et les douches pas pratiques du tout. Le dîner avec des pâtes ou du minestrone pour entrée, suivi d'un rôti de dinde accompagné d'épinards, et pour finir glace et fruit, avait cependant de quoi redonner du cœur au ventre à tout ceux ou celles qui, par extraordinaire, l'aurait perdu en cours de route. Après un tel repas, une petite promenade digestive s'imposait. Voilà-t-il pas que Bruno, sur la terrasse devant l'hôtel, commence à mettre en cause le programme du lendemain. Son correspondant à Rome venait de lui apprendre que l'audience papale, initialement prévue pour 2000 personnes dans une chapelle, aurait lieu sur la place Saint Pierre devant 20 000 personnes ou plus. Il essaie de nous dissuader de nous rendre à cette manifestation en raison de son caractère fastidieux. Cela entraîne pas mal de discussion : les uns approuvent Bruno, d'autres tiennent absolument à voir le pape. On finit, sagement, par remettre la décision au lendemain.

Après un petit tour en ville, tout le monde, (et moi y compris), est allé se coucher. Il est vrai que le réveil était annoncé pour 5 h.45.

MERCREDI 3 SEPTEMBRE

Quelles vacances ! A croire que le S.A. JOSY nous fait faire une cure de perte de sommeil. Chaque matin c'est un peu plus tôt, qu'il fait sonner le téléphone du réveil. En ce qui me concerne je trouve qu'il ne prend pas beaucoup d'égard pour ma petite taille et il n'y a qu'à voir les mines allongées et les yeux bouffis au petit déjeuner pour comprendre que les grands humains n'apprécient pas follement non plus. Heureusement qu'un bon café au lait rend un peu d'optimisme à tout ce petit monde. A 7 heures pile, Bruno sonne le départ, direction **ROME**. Le voyage dure une heure. Nous entrons dans la Ville (avec un « V », majuscule) par l'**Arc de Triomphe de Constantin**. Bruno, après avoir donné force explications sur l'endroit où il parkera son car, nous débarque juste en face de la **Place Saint Pierre**.

La Présidente ouvre la marche, suivie à la queue leu leu de ses ouailles. Pour ma part, une fois N'est pas coutume, je trotte également, me faufilant entre une forêt de pieds: pieds de chaises et pieds humains. La Gaby slalome devant, entre les barrières, comme si elle était chez elle. Un garde suisse l'arrête. Elle lui montre un papier. Cela fonctionne comme un sésame. Qu'est-ce qui peut être marqué sur cette feuille de papier ? Je l'apprendrai plus tard, il s'agissait d'un questionnaire qu'elle aurait dû remplir pour obtenir l'autorisation d'assister à l'audience papale. Comme elle n'en a rien fait, j'en déduis qu'elle a dû user de son charme naturel pour amadouer notre petit Suisse. Nous continuons donc à zigzaguer entre les chaises et les pèlerins et progressons de plus en plus vers le podium dressé en haut de la place. Nous finissons par porter notre choix sur des chaises vides dans les toutes premières rangées.

J'entends dire certains qu'ils étaient un peu déçus de la Place St Pierre, l'ayant imaginé, d'après ce qu'ils voyaient régulièrement à la télé, beaucoup plus imposante. A côté de nous il y a beaucoup de Polonais. Ils agitent des drapeaux et brandissent un large calicot portant le nom de leur région d'origine. J'observe que la plupart d'entre eux ne sont pas assis, alors que les chaises à côté d'eux sont inoccupées. Ils sont debout le long des barrières délimitant le côté gauche de l'aire réservée aux pèlerins. Mon petit cerveau de souris me souffle qu'il doit sans doute se passer quelque chose le long de cette barrière, et plus particulièrement dans l'allée de circulation laissée libre qui monte de la Place vers l'entrée latérale de la basilique. Pour assouvir ma curiosité naturelle, je me faufile doucement entre les jambes des spectateurs polski et me retrouve ainsi rapidement aux avant-postes. Soudain, un remue-ménage, des chants s'élèvent de la tribune où des choristes agitent des bistrots jaunes. Du portail d'un bâtiment contigu à la basilique sort une espèce de jeep de couleur blanche d'où émerge, debout, le Saint-Père, tout de blanc vêtu. Des applaudissements crépitent alors que le véhicule descend lentement l'allée. Le pape se tenant de la main gauche à une barre de sécurité, agite une main droite tremblotante en guise de salut. La foule crie des vivats et des centaines de mains se tendent vers lui. La voiture continue de descendre et va faire plusieurs tours dans les allées laissées libres à cet effet. Puis elle remonte vers le podium dressé au-dessus de l'escalier, devant l'entrée principale de la basilique. Un plancher recouvrant les marches permet à la voiture de déposer le Saint-Père juste sous le dais à côté de son fauteuil.

Commence alors la lecture d'une homélie dans la langue de tous les groupes présents sur la place. Le pape en fait la première lecture, je crois en latin. Il est ensuite relayé par ce qui me paraît être des prêtres sans grade (comme les 2e classes à l'armée), car ils ne sont pas ceints de la large ceinture rouge qu'arborent ceux qui sont assis à la gauche du pape. Après ces lectures qui m'ont paru languettes et, j'ose le dire, un peu ennuyeuses, les mêmes officiants ont présenté au Saint-Père les groupes ayant demandé son audience et présents sur la Place. Il a été

procédé par région linguistique (par exemple : Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, ou, pour ce qui nous concerne, France, Belgique et... Liban). Le Saint-Père a adressé aux groupes ainsi cités des paroles de bienvenue et d'encouragement dans leur langue maternelle Lorsque

le tour des groupes de langue française est arrivé, j'ai eu la surprise tout d'abord et, ensuite, l'immense plaisir d'entendre le prêtre annoncer « un groupe venu de **ROTHAU** ». Ledit groupe ne s'était pas préparé à cette éventualité et n'avait donc pas de fanion ou autre signe distinctif à agiter à l'évocation de son nom, à l'instar des nombreux autres groupes. Quelques bravos fusèrent tout de même des gorges de mes braves bruchois. La cérémonie de « l'audience » se termina vers les 11 heures avec la bénédiction papale.

Après ces deux heures sous un soleil de plomb, ou seul quelques privilégiés (ou faudrait-il plutôt dire (petits malins) ont eu la chance de bénéficier de la bonne fraîcheur d'un coin d'ombre, il était juste temps de retrouver le car, garé quelque part sur un parking dans la Via Aurelia. Bruno nous avait assuré au départ, le matin, en disant qu'il n'y avait aucun problème à le retrouver : il n'y avait qu'à suivre, sur 500 mètres environ, ladite Via. La Présidente essaie de regrouper tout son monde, et, avanti, à la recherche du parking à bus. Au début, tout va bene. Puis, au fil des déca, puis des hecto, puis des kilomètres (c'est du moins ces distances qu'évaluèrent mes quatre petites pattes), le doute s'insinue dans les esprits quant aux propos exacts de Bruno. Il faut dire aussi que la Via Aurélia comporte des sous dénomination (ainsi il y avait tout à coup un tronçon « Giorgio VIII ». A force de discuter, le groupe se scinde en sous-groupes. Quelques-uns, après avoir essayé de traduire le charabia romain d'un autochtone pourtant bien gentil, se rendent à l'arrêt du bus qui dessert la cité vaticane. D'autres s'engagent résolument dans la montée de ce qui est effectivement la Via Aurélia, mais passent, sans le voir, à côté du parking où se trouve garé le bus à la cigogne. D'autres encore disent partir en explorateurs mais ne reviennent pas, trop contents sans doute d'avoir pu intégrer l'agréable fraîcheur du car retrouvé. Le gros de la troupe finit tout de même par trouver et réintégrer ses pénates. Les quelque cinq six « paumés » sont finalement récupérés à différents endroits le long de la Via par un Bruno râlant parce que devant faire office de voiture balai.

Malgré ce petit contretemps, nous sommes tout à fait dans les temps pour le déjeuner au **Ristorante I CIGNI**. Si le repas est quelconque, mais tout de même acceptable, le service, lui, est tout à fait détestable. Le serveur rouquin aurait sans aucun doute mieux été à sa place dans le fin fond des Dolomites avec une tronçonneuse qu'à balancer les assiettes devant les clients du Cigni. Comme dit Jean-Paul, qui connaissait déjà l'établissement, c'est une usine à bouffer où les serveurs n'en ont que faire de ces gens qui viennent là se remplir la panse et puis s'en vont sans plus jamais revenir. Ceux et celles qui ont eu l'occasion d'aller prendre un café au bar ont eu la confirmation de cette assertion devant l'attitude également plus que désinvolte du barman.

Pendant que nous mangions de grand sinon de bon appétit, car l'audience papale et la recherche du car avait quelque peu creusé des gros trous dans les estomacs, celui qui sera notre guide dans Rome pour l'après-midi était arrivé. **ANTONINO**, s'est-il présenté (et pas Antonio).

Il est 14 heures : la visite de **ROME** peut commencer. Rome, dans les temps antiques se faisait simplement appelé VILLE, parce que ses habitants estimaient qu'à part la leur aucune autre ville au monde ne pouvait prétendre à en être une.

Je soupçonne notre guide, Antonino, d'être encore habité aujourd'hui par cet orgueil. Et il tente de transmettre à son auditoire l'assurance que tout ce qui touche Rome est ce qu'il a de mieux, de plus beau. Il manie pour cela une faconde de bateleur vantant les avantages de tel ou tel gadget culinaire sur un stand de foire.

Je retiendrai quand même que l'intérieur de la basilique St-Pierre est effectivement quelque chose d'extraordinaire. Mais ce qui m'a le plus stupéfié c'est d'apprendre que tous ces tableaux, ces fresques, ces peintures, réalisés par les plus grands artistes et les meilleurs des

artisans, n'étaient pas les originaux mais des copies réalisées entièrement en mosaïques. Pour cela aussi il a fallu des artisans de la plus haute qualification pour atteindre un tel degré de perfection. Selon Antonino, ils ont pu réaliser ce travail avec une telle précision grâce à la

palette de 28.000 couleurs dont ils disposent à présent, le tout piloter par informatique. Le chef-d'œuvre de Michel-Ange, **la PIETA**, derrière sa vitre blindée, elle, par contre, est ce qu'il y a de plus authentique. Dommage que la foule empêche de s'en approcher davantage. Pierre s'était porté volontaire pour vérifier que le tombeau sous un autel latéral était bien celui du pape alsacien (et non lorrain comme semblait vouloir le soutenir Henri) d'Eguisheim LEON IX (et non de Colmar comme le croyait la guide florentine, Marina).

Après ces brillantes explications dans la basilique, Antonino nous emmène dans un magasin de souvenirs, propriété du Vatican. Sous prétexte de nous montrer de près ce qu'étaient ces mosaïques dont étaient faites les copies des chef-d'œuvre des grands maîtres, il finit par dévoiler ce qu'était ou devrait être son vrai job : vendeur de foire. Métier combien noble et respectable, qu'il était cependant mal venu d'afficher à ce moment-là.

Après un court instant de temps libre, nous faisons le tour des principales curiosités de la ville en car. Antonino nous montre où elles se trouvent et nous conseille quoi visiter pendant les deux heures de temps libre dont nous disposerons de 17 à 19 heures.

La « capogruppo » remet également un pourboire à Antonino de la part du Club Féminin.

Après que tout le monde soit monté au Capitole pour la photo de groupe du Club Féminin, chacun est allé de son côté à la découverte de quelque monument célèbre. Finalement, il s'est avéré que le temps disponible était trop court pour des visites intéressantes. D'autant que les prix d'entrée demandés étaient plutôt dissuasifs au regard de l'heure ou même la demie heure qu'on pouvait consacrer à la visite.

Après avoir à nouveau **dîner au I CIGNI** (bien pour ce qui me concerne, car j'avais une petite faim), Bruno nous a conduit à travers la Rome nocturne. Il a même eu la possibilité de nous démontrer sa grande dextérité au volant en faisant marche arrière sur près d'un kilomètre, sur une route étroite et finissant par un tournant en épingle à cheveux.

Le retour sur Fuiggi s'est effectué sans problème. Nous avons réintégré nos chambres à **l'Hôtel TRIESTE** aux alentours de 11 h.30. - Bonne nuit les petits, à demain matin 5 h.45

JEUDI 4 SEPTEMBRE

Ils ne nous oublieraient pas, pour une fois ! A six heures moins la quart, le téléphone. Allô, .. Allô ! Seule une petite musique lointaine me répond. Qu'est-ce encore cette blague ? Mais, ce n'est pas une blague c'est l'heure de se lever. Déjà...! Tout en baillant à me décrocher la mâchoire, je me demande, en mon fort très intérieur, si Josy n'a pas négocié certains avantages de prix sur la longueur ou plutôt la brièveté que ses clients passeraient à l'hôtel ? ! Je n'ai pas le temps d'approfondir cette question car il me faut prendre ma douche vite fait (heureusement que je n'ai pas, à l'instar de Pierre, à raser ma moustache, encore que, si lui la rasait...) pour ne pas être en retard au petit déjeuner comme cela m'était arrivé hier matin.

Le dit petit déj. est le même que celui de la veille.

A 7 heures embarquement dans le car que Bruno a réussi à garer au coin de la rue tout près de l'hôtel, moi sans bagage, les autres avec leurs valloches et autres sacoches. Destination de la journée **VIAREGGIO**, (en fait Lido di Camaiore), en passant par **PISE**. Le programme « pirate » de Marie-Rose indiquait « Pise par autoroute ». Bruno qui est, comme le capitaine d'un navire, le seul maître à bord, choisit de rallier Pise par la Via Aurelia. Nous aurions tort de nous en plaindre, cela permet, à nous continentaux, d'apercevoir de temps à autre un petit bout de mer noyé dans une brume bleutée. Bien que roulant sur une route nationale, la Stradale l, nous progressons à bonne allure. Après un peu plus de deux heures de trajet, Bruno arrête sur une aire de repos pour des raisons « techniques ». Dans mon monde des souris on ne s'embarrasse pas de telles métaphores lorsqu'il s'agit d'appeler un chat un chat. Manque de chance, il y bien plusieurs étals d'un grand et beau magasin, mais de W-C. « signorina » il n'y en avait qu'un. La même chose du côté des « signori ». Mais, alors que les premières se pressent en une longue queue devant une porte plus souvent fermée qu'ouverte, les hommes visitent tranquillement les alentours et plus particulièrement l'arrière d'un transformateur électrique, où ils semblent aime s'attarder on ne sait trop pourquoi.

Bruno nous apprend que le déjeuner est prévu dans un Restaurant dont la seule chose qu'il sache est qu'il se situe sur la **via Aurélia au kilomètre 338**. On se croirait à un jeu de pistes. Nous scrutons les bornes kilométriques qui défilent à notre droite. Km 335, nous voici tout près. Au croisement qui suit immédiatement cette borne, Bruno tourne à droite. Au bout d'un ou deux kilomètres il fait demi-tour : fausse route. Il retourne jusqu'au croisement et cette fois continue sur la gauche. 337,338 indique les bornes. Et à ce dernier chiffre, à notre droite : Park Hôtel California. Notre car s'y engage et s'arrête devant le Ristorante « **MACO E MIMI COCO** ».

Le patron, un grand efflanqué qui doit cumulé sa pension de retraité avec les revenus de son restaurant, nous accueille avec force amabilités. Mais, pour la première fois depuis le départ, le geste est joint à la parole. En effet, plus vite qu'il ne me faut pour l'écrire, nous nous retrouvons avec un verre à la main, dégustant un genre de Kir au crémant. Et la fête continue à table : deux entrées dont des pâtes farcies aux cèpes. Le plat de résistance a échappé à ma mémoire, mais pas le dessert : du tiramisù. Comme boissons, vins rouge et blanc.

Vers 3 heures nous sommes partis vers Pise, non sans avoir eu une envie folle de piquer une tête dans la belle piscine du Califormia.

PISE donc. La fameuse tour est vraiment très bancal. Le Guide Vert nous apprend qu'on a une belle vue sur la ville depuis son sommet. Si l'ascension en était autorisé, je suis persuadé, que « combinazioni » comme ils sont, de petits malins italiens vendraient des assurances-décès aux téméraires qui voudraient y monter. Pensez donc, 4 mètres d'inclinaison au sommet par

rapport à la base.

Mais Pise ne recèle pas que la **TOUR** comme curiosité. La **cathédrale (Duomo)** vaut la peine d'être vue et plus particulièrement en son intérieur la chaire en marbre sculptée par Giovanni PISANO. J'ai, par contre vainement cherché le lustre dont les oscillations auraient, dit-on, suggéré à GALILEE sa théorie des mouvements pendulaires isochrones. Le **baptistère** valait également la visite avec sa cuve baptismale octogonale et surtout sa magnifique chaire. En trotinant jusqu'au dernier étage, j'ai compté deux fois 75 marches. Le cimetière ou **camposanto** juste à côté, dont le sol est pavé de quelque 600 pierres tombales, m'a moins inspiré. Il faut dire qu'il est en pleine restauration.

Il est 4 h.30 lorsque nous roulons vers notre hôtel à Camaiore. En cours de route, Bruno, de plus en plus volubile, se met à raconter quelques bonnes blagues dont la trame se situe la plupart du temps nettement en-dessous de la ceinture. Les souris n'ont pas, comme les humains, la faculté de rougir. A mon corps défendant je ne rougis donc pas. Voila-t-il pas que 1e grand Francis prend le relais du Bruno et poursuit dans le même registre. Heureusement que Mr. Lallemand, Adolphe pour les dames, vient atténuer les atteintes portées à certaines « chastes » oreilles.

Dans les derniers kilomètres de la route menant vers Camaiore, sur des aires de stationnement aménagés à peu près tous les kilomètres, de part et d'autre de la voie, stationnent de petites caravanes ou des camping-cars. A côté des dames, plus ou moins aguichantes, ultracourt vêtues. Bruno, qui sait tout, nous explique doctement qu'il s'agit de péripatéticiennes qui font le commerce de leurs charmes dans leur « mobil home ». Il est gonflé le Bruno de comparer ces lupanars roulants à ma « maison sur pneus ».

Vers 17 h. 30 nous débarquons à l'hôtel Florentia. Il n'est pas encore six heures que déjà j'en vois certains, dont la Présidente, batifoler dans la mer. J'ai même entendu dire qu'il y en a une qui a failli se noyer a qu'elle n'a eu la vie sauve qu'à la présence d'esprit et au savoir-faire d'un plongeur émérite. Petite déception peut-être de la dame, ce n'était pas le beau maître-nageur qui venait de la sauver mais son mari.

Le dîner a l'hôtel fut, comme lors de l'arrivée, excellent. Et plus d'un fut surpris, lors du règlement des boissons, de la modicité des prix du vin et de l'eau par rapport aux montants payés les jours précédents à Fuiggi ou à Rome.

Après la traditionnelle promenade digestive dans l'avenue longeant la plage, et après avoir négocié avec Bruno l'heure du départ du lendemain, tout le monde est allé se coucher. Quand je dis tout le monde un doute me saisit. Etait-ce bien le cas également pour Suzanne, Edwige et Dedée ? Etait-ce bien pour aller au lit qu'elles remontaient en catimini, en venant de l'hôte1, la Via Vittorio Veneto à 11 heures passées ?

VENDREDI 5 SEPTEMBRE

Bien que d'habiles négociateurs aient réussi la veille à convaincre Bruno de retarder l'heure du départ de 7 à 8 heures, je ressens tout de même la sonnerie du téléphone à 6 h. 45 comme une agression caractérisée et je voue son auteur aux gémonies. Après une bonne douche, je vois la vie un peu plus en rose, à l'idée qu'aujourd'hui mes petites pattes seront au repos. En effet, sur le programme de Marie-Rose ne figurent que deux lignes totalisant en tout trois mots : ligne n° 1, Petit déjeuner; ligne n° 2, Départ..

Après la première partie du programme, le petit déjeuner, en l'occurrence excellent, l'embarquement des bagages par Bruno se fait en tenant déjà compte de l'ordre de débarquement. A 8 h. 15, c'est le départ effectif. C'est le moment que choisit Francis Simoni pour entonner, un nostalgique **ARRIVEDERCI ROMA**.

Contrairement à l'aller Bruno a pris l'autoroute A 12 vers GENES qu'il contourne pour remonter vers MILAN par l' A 7. Dans la contournante de Milan nous sommes pris dans un embouteillage dont l'explication nous sera, malheureusement, apportée quelques kilomètres plus loin. Un camion avait vraisemblablement défoncé les glissières de sécurité centrales et percuté sur les voies en face un ou deux autres camions tout en écrasant sur son passage au moins une voiture particulière. Spectacle d'horreur devant lequel nous défilons, choqués mais impuissants.

Quelques kilomètres plus loin, Bruno nous arrête à un autogrill pour le déjeuner. Nous apprécions la fraîcheur du lieu et l'excellence des mets qui sont proposés en self service. Le restant du voyage vers l'Alsace emprunte le même chemin qu'à l'aller. Et après un dernier arrêt technique à la **WINDROSE près de Bâle**, nous rentrons en Alsace alors que le soleil entame sa descente derrière les sommets bleu nuit des Vosges.

La Présidente avait profité du dernier arrêt pour remettre à Bruno une enveloppe dans laquelle chacun avait pu glisser son obole en fonction de la satisfaction qu'il avait retirée du voyage et de la prestation du chauffeur pendant ces cinq journées. J'ai cru entendre murmurer le chiffre de 800,00. L'indice de satisfaction aura donc été particulièrement élevé : 800 francs pour 2750 kilomètres parcourus en 5 jours sans aucune anicroche. On lui devait bien ça, à Bruno.

Quelques kilomètres avant Colmar, Pierre a fait montre de ses talents de discoureur en disant leur grande satisfaction à lui et à Marie-Rose d'avoir été invités et d'avoir participé à ce voyage.

Il en a profité pour lancer une invitation au Club Féminin à inscrire à leur programme une **sortie à Eguisheim et ses environs (N.D. de Schauenberg, Hohlandsbourg)**.

Les Demange nous quitte à Colmar.

Cette première séparation dans le groupe sonne comme un glas, le glas de fin de voyage, de la fin de cinq journées hors du temps, de cinq journées de parenthèse où l'emploi de temps de chacun était dicté par la volonté de quelqu'un d'autre.

Fouday, Rothau, La Claquette, et pour finir la gare de Schirmeck. Les uns après les autres, les uns avec les autres, ils s'en vont, portant, poussant, traînant, qui son sac, qui sa valise. Des souvenirs pleins la tête et bientôt des photos pleins les albums.

Une petite larme coule sur mes petites joues, le long des mes moustaches de petite souris grise : dommage qu'il faille se séparer déjà, ils étaient bien sympathiques ces gens de la Vallée.

Arriverdici Italia, Bonjour la Vallée.

Le 13 septembre 1997
Votre dévoué Musculus

Ont participé au Voyage
FLORENCE - ROME - PISE
du 1 au 5 Septembre 1997

ATZENHOFFER Gaby
ATZENHOFFER Gérard
BOULANGER Emma
CHEVRIOR Suzanne
DEMANGE Marie-Rose
DEMANGE Pierre
FITTE Jean-Paul
FITTE Marie-Claire
FRANCOIS Claude
FRANCOIS Gaby
FUCHSLOCK Paulette
GRAFF Madeleine
HOLVECK Edwige
JACQUEL Colette
JUILLOT Antoinette
KOHLEH Huguette
KOHLEH Raymond
LALLEMAND Adolphe
LALLEMAND Paulette

LEINDECKER Albertine
MARCHAL Yvonne
MAULER Andrée
OBERGFELL Elisabeth
OBERGFELL Henri
PAICHELER Marie-louise
PRODINGER Claire
ROCHEL Colette
ROCHEL Thérèse
ROLLET Suzanne
SANCHEZ Armand
SANCHEZ Marie-Rose
SCHARSCH Lucienne
SCHWINTE Christiane
SIMONI François
SIMONI Monique
VIGLIARON Janine
VOLTOLINI Monique
WITTMANN Suzanne
ZINCK Jeanne



Reportage fait par
Gérard ATZENHOFFER, alias Musculus

